

de hautes vitrines où la lumière semblerait ne pénétrer qu'à regret, et que séparant des sentiers trop étroits, perdaient une partie de leur charme. L'air et la perspective manquaient aux plus séduisantes. Les beaux modèles n'étaient pourtant pas rares, et l'apparente simplicité, cachant la richesse sous des formes sévères et des couleurs tempérées, servait merveilleusement le goût. La mode et le velours épinglé, le noir, le violet et le gris, les fleurs estompées, étaient en faveur. C'est en parlant de Lyon qu'il convient d'insister sur ces détails, moins frivoles qu'ils ne le paraissent. La France tient le sceptre de la mode; pour le conserver, il est bon qu'elle la gouverne en souveraine éclairée, sans obéir au hasard de tous ses caprices; qu'elle varie ses dessins, mais en pratiquant toujours l'art des nuances et en restant fidèle aux lois de l'harmonie, que les Anglais violent encore trop souvent, et que nos voisins du continent eux-mêmes semblent connaître imparfaitement. La France les oublie aussi quelquefois quand, à côté de tant de coiffures qui font honneur aux modistes de Paris, elle en expose qui sont si lourdement surchargées d'or. Est-ce la mode qui commande? Mais le goût du fabricant ne pourrait-il pas, dans l'intérêt même de la durée de son succès, tenter de ramener la mode au bon sens, c'est-à-dire à comprendre que les arts, même les plus modestes, ont chacun des lois qui leur sont propres; qu'une robe n'est ni un paysage ni un tapis, pas plus qu'une sculpture ne saurait être un tableau, qu'une coiffure est faite pour orner et non pour égarer le visage? A la vérité, il faudrait, ce qui n'existe pas toujours, que le fabricant et le dessinateur eussent eux-mêmes un goût sûr et éclairé. L'étude seule des modèles peut le leur donner, en développant et consolidant les qualités naturelles de notre race. C'est pourquoi on ne saurait trop applaudir aux efforts de quelques-uns de nos manufacturiers et aux généreuses pensées du gouvernement, qui se propose d'améliorer et de propager l'étude du dessin, et il faut en savoir gré à l'exposition de 1862; car elle nous a stimulés en nous montrant les importants résultats obtenus déjà par l'Angleterre, qui n'avait elle-même ouvert ses écoles du dessin qu'en constatant sa propre décadence à l'exposition de 1851. C'est ainsi que la comparaison des produits et l'aiguillon de la concurrence poussent au progrès.

Dans les soieries ordinaires, si le premier rang est encore à la France, il faut avouer que le terrain est vivement disputé; que, sans parler de l'Angleterre, les soieries unies de Zurich, les rubans et taffetas de Bâle, les velours de Crefeld, représentaient, au palais de Kensington, trois grands groupes industriels dignes d'occuper la place qu'ils ont conquise sur le marché européen.

Dans cette revue de l'industrie, à mesure qu'on s'éloigne du point de départ, c'est-à-dire des modifications élémentaires que la grande industrie fait subir à la matière, et qu'on s'avance vers les raffinements de l'art et du luxe, la France semble grandir; dans les dentelles, les porcelaines, les bronzes, l'orfèvrerie, l'ameublement, elle est la première, non-seulement sur le continent, mais dans le monde entier, et elle reprend l'avantage sur sa puissante rivale.

Ce n'est pas toutefois qu'elle ne puisse, même dans ses genres favoris, rencontrer des émules; nous avons dit combien l'Angleterre avait fait des progrès dans la décoration de ses cristaux et de ses faïences. Autour d'elle, l'Espagne a ses grandes dentelles de soie noire, dont le dessin, tracé en lignes vigoureuses, drapé avec grâce les épaules des femmes, et dont nos marchands ne paraissent pas apprécier le mérite à sa juste valeur. Bruxelles a sur le marché une réputation plus solidement établie, et nul ne conteste l'exquise élégance de sa dentelle; mais ses prix élevés limiteront toujours la vente. La Suisse, au contraire, tente l'acheteur par le bon marché de ses broderies. En Italie, la bijouterie s'inspire de l'antiquité, et Castellani imite dans la perfection les bijoux étrusques; mais ce genre de reproduction est très-borné, et d'ailleurs une copie n'est pas une œuvre d'art. L'Italie a plus d'originalité dans les coraux que Naples expose, et dans les chapeaux de paille que l'Europe entière achète. La Bohême a ses cristaux, que la mode recherche, mais que le bon goût n'approuve pas toujours. Parmi les industries de luxe, il en est une qui est cultivée, et cultivée avec succès, dans un grand nombre de pays: je veux parler des faïences dans le genre des majoliques du XVI<sup>e</sup> siècle. L'Angleterre, nous le savons, est parvenue à y exceller; Florence s'y applique, la Belgique y réussit et y mêle heureusement le ton des peintures flamandes, qui donne aux tapis de Tournai un cachet particulier de distinction. Mais, dans la porcelaine, rien n'égalait les merveilleuses coquetteries de la manufacture royale de Dresde; on s'y trouvait en plein XVIII<sup>e</sup> siècle: amours bouffis, guirlandes de fleurs et de fruits s'entraînaient pour former des coupes, des cadres, des meubles; c'était d'un art parfait, auquel il ne manquait que la variété.

Voilà bien des rivaux qui prétendent ne pas laisser à la France le monopole de l'entretien du luxe. Celle-ci, du reste, peut se

défendre. Les dentelles de la Compagnie des Indes pouvaient soutenir et défier toute comparaison. Les tapis d'Aubusson et ceux de Neuilly se distinguaient par le bon goût et ne le cédaient qu'aux ravissants médaillons de la manufacture de Beauvais. Les Gobelins font de véritables œuvres d'art quand ils tissent des dessins de fantaisie, des guirlandes, des attributs de chasse destinés à décorer des panneaux; mais l'admiration empressée de la foule les égare, quand à ces sujets qu'ils traitent si bien, ils préfèrent la reproduction des grands tableaux de maîtres. La laine ne saurait lutter contre la palette, et n'a pas la ressource des glaces pour fondre ses nuances; l'éclat de ses couleurs trahit la main la plus habile, et la copie dénature l'original: c'est du Rubens gratté. La France occupe, dans les arts, un rang qui oblige à être sévère quand on juge ses produits, et surtout quand on les juge par ces grands établissements de l'Etat qui doivent être les modèles du goût. Si nous pouvons nous montrer exigeants avec eux, c'est parce qu'ils nous ont appris eux-mêmes à l'être, et que, d'ailleurs, la raison de leur existence ne saurait être que dans leur perfection. Ainsi, tout en donnant à la manufacture de Sévres le tribut d'éloges qu'elle mérite encore cette année, on peut regretter que la profusion de ses richesses nuisit au coup d'œil d'ensemble: il aurait fallu plus d'air à ces grands vases dont quelques-uns s'élevaient presque à la hauteur d'une composition historique, à ces délicieux biscuits, tels que ce bel enfant aux ailes naissantes à qui sa mère tend la main, à ces oiseaux et à ces épis d'un blanc presque transparent qui se détachent discrètement sur un fond gris. Nous avons remarqué avec plaisir que Sévres abusait moins des paysages plaqués sur des tasses et des bouquets de fleurs, imitées à tromper le colibri, mais jetées au hasard, sans souci de la forme du vase ou de l'harmonie des teintes du fond. Toutefois, qu'elle prenne garde, dans la représentation des personnages, d'abaisser ou de fausser l'art en ne traçant que des esquisses pâles, sans modèle; les artistes qui fabriquaient les majoliques italiennes du XVI<sup>e</sup> siècle procédaient tout autrement.

Nos industries artistiques reflètent l'esprit de notre société: elles procèdent plus de l'érudition que de l'inspiration. On fait de l'étrusque, de la renaissance, du Boule, du rococo; on combine les genres, mais on n'en crée pas. Le gothique semble en ce moment relégué dans les ornements d'église, où on l'imite avec une grande habileté pour n'en citer qu'un exemple, la maison Bachelet avait exécuté, sur les dessins de M. Viollet-Leduc, un baptistère qui est un chef-d'œuvre. L'antique est surtout en faveur dans les bronzes, et nos fabricants, Lerolle, Delalontaine et autres, puisent à pleines mains dans l'Égypte, la Grèce et l'Étrurie; on ne saurait qu'approuver cette tendance, qui forme un goût pur et sévère. Mais il ne faut pas abuser des meilleurs modèles; quand Marchand, à côté de vases d'un goût parfait, construisait toute une cheminée avec des motifs empruntés à l'antiquité, il dépassait le but et fait un pastiche bizarre, dont l'Égypte et la Grèce semblent ne fournir qu'à regret les éléments. La même critique pourrait s'adresser au genre Boule; on en abuse quelquefois, parce qu'en France même, comme ailleurs, on est exposé à prendre l'éclat pour l'élégance. On pourrait abuser même de la sculpture en chêne en multipliant les ornements sans mesure, et en fabriquant des meubles d'un usage impossible, quoiqu'à cet égard nous soyons passés maîtres; de nombreux fabricants, et par-dessus tous les autres, l'ont prouvé. Entendons-nous, toutefois, maîtres dans l'ornementation, dans la délicatesse avec laquelle nous fouillons le bois, mais non dans la manière dont nous traitons les personnages: la reproduction des traits de l'homme et des expressions de la vie est la pierre de touche des artistes, et, sur ce point, nous palissons en face des confessionnaux belges du XVI<sup>e</sup> siècle ou des portes de Saint-Maclou.

L'orfèvrerie française pourrait aussi trouver dans les temps passés et dans sa propre tradition des œuvres rivales des siennes; on en aurait vainement cherché au palais de Kensington. L'Angleterre n'est pas seule atteinte de la manie des *bonshommies*, la Belgique a le même travers, et la Prusse, malgré la sévérité, je dirai presque la raideur de son orfèvrerie, n'en est pas exempte. Rien n'approchait de l'exposition de M. Odier, de celle de M. Christoffe, dont toutes les pièces étaient, cette année, d'un goût pur, sans profusion de matière et sans clinquant. À l'aide de la galvanoplastie, M. Christoffe lutte aujourd'hui contre le bronze et obtient, sans retouche, des produits d'une perfection achevée; c'est une mine que l'industrie ne tardera certainement pas à exploiter avec grand succès. Il est une autre nouveauté que j'aurais dû signaler, et qui se rattache à l'industrie des bronzes: je veux parler des marbres-onyx de l'Algérie, qui se marient de la manière la plus heureuse avec le vert antique. C'était encore M. Christoffe qui possédait la pièce magistrale de l'exposition française, celle à laquelle la commission avait réservé, au centre, la place d'honneur,